

Ce que la France doit aux « Bougnoules »

Indigènes

Par [René Naba](#)

Région : [L'Europe](#)

Mondialisation.ca, 27 septembre 2006

Réseau Voltaire 27 septembre 2006

Alors que sort sur les écrans français le film Indigènes et que le président Jacques Chirac annonce une revalorisation des pensions des combattants issus de l'ex-Empire français, René Naba revient sur l'image des noirs africains et des magrébins dans l'imaginaire français. Force est de constater qu'un demi-siècle après les indépendances, les élites françaises n'ont toujours pas rompues avec les représentations coloniales.



Affiche du film « Indigènes » de Rachid Bouchareb

A l'assaut des tranchées adverses, ployant sous un déluge d'obus, suffoquant sous l'effet des gaz mortels sur les champs de bataille brumeux et venteux du Nord-est de la France, sous la glaciation hivernale des nuits noires de novembre, à des milliers de kilomètres de leur tropique natal, les grandes rasades d'alcool galvanisaient leurs ardeurs combatives à défaut d'exalter leur patriotisme.

En ces temps là, « la chair à canon » carburait à la gnôle. Par un subterfuge dont la raison détient seule le secret, qui n'en révèle pas moins les présupposés d'un peuple, les ressorts psychologiques d'une nation et la complexion mentale de ses dirigeants, la revendication ultime préluant au sacrifice suprême -« Aboul Gnoul », apporte l'alcool- finira par constituer, par un dévoiement de la pensée, la marque d'une stigmatisation absolue de ceux qui auront massivement contribué, à deux reprises, au péril de leur vie, à vaincre, paradoxalement, les oppresseurs de leurs propres oppresseurs. « Bougnoule » tire son origine de l'expression argotique de cette supplique ante mortem. Elle finira par confondre dans la même infamie tous les métèques de l'Empire, piétaille de la République, promus au rang de défenseurs occasionnels de la Patrie, défenseurs essentiels d'une patrie qui s'est

toujours voulue distincte dans le concert des nations, qui se distinguera souvent d'une façon lumineuse [1], d'une façon hideuse parfois, traînant tel un boulet, Vichy, l'Algérie, la collaboration, la délation, la déportation et la torture, les pages honteuses de son histoire, peinant des décennies durant à expurger son passé, et, pour avoir tardé à purger son passif, en paiera le prix en termes de magistère moral.



Tirailleurs algériens

Libération de Marseille, août 1944.

Curieux rapport que celui qui lie la France à sa mémoire, étrange rapport que celui qui lie ce pays à lui-même, à la fois « Patrie des lumières et des Droits de l'homme » et patrie du Code Noir de l'esclavage, le code de l'abomination, de la traite de l'Ébène et du mépris de l'Indigène. Étrangement curieux le rapport qui lie ce pays à ses alliés de la période coloniale, les peuples colonisés d'Outre-mer. Par deux fois en un même siècle, phénomène rarissime dans l'histoire, ces soldats de l'avant, les avant-gardes de la mort et de la victoire, goumiers algériens, spahis marocains, tirailleurs tunisiens, sénégalais et soudano-nigériens, auront été embrigadés dans des conflits qui leur étaient, étymologiquement, totalement étrangers, avant d'être rejetés, dans une sorte de catharsis, dans les ténèbres de l'infériorité, renvoyés à leur condition subalterne, sérieusement réprimés aussitôt leur devoir accompli, comme ce fut le cas d'une manière répétitive pour ne pas être un hasard, à Sétif (Algérie), en 1945, cruellement le jour de la victoire alliée de la seconde Guerre Mondiale, au camp de Thiaroye (Sénégal) en 1946, et, à Madagascar, en 1947, sans doute à titre de rétribution pour leur concours à l'effort de guerre français.

Substituer une sujétion à une autre, se faire décimer, au choix, sur les champs de bataille ou sur le terrain de la répression au retour au pays, avant d'être mobilisé à nouveau pour la relance de l'économie de la Métropole, que de conséquences traumatiques ils pâtiront de cette « querelle de blancs ». Il n'était pas question à l'époque de « seuil de tolérance » mais de sang à verser à profusion. Beaucoup acquitteront leur tribut du sang en faisant l'apprentissage de l'ébriété, sans connaître l'ivresse de la victoire. Beaucoup survivront à l'enfer de Verdun ou de Monte Cassino avant de sombrer dans le désarroi de l'incompréhension au sein de la cohorte des alcooliques anonymes. Beaucoup en perdront la raison devant une telle aberration de comportement. Beaucoup, plus tard, bien plus tard, basculeront dans une révolte libératoire qui sonnera le glas de l'empire français.

Recru d'épreuves au terme d'une vie brève mais houleuse, Lapaye Natou, vaillant combattant de l'armée de l'Union Française, miné par les ravages de l'alcool de palme, s'effondrera un crépuscule de l'été 1961. Gisant au pied du baobab de sa ville natale de Kaolack, dans la région du Sine Salloum, au Sénégal, un des centres mondiaux de l'arachide, qui fit la fortune des comptoirs coloniaux des négociants bordelais, Lapaye Natou, -l'auteur en a été le témoin-, apostrophera dans un ultime sursaut de fierté son

auditoire en ces termes : « C'est moi Lapaye Natou, l'homme de l'homme, cœur de lion, peau de panthère, l'homme qui en fait son dawar, en a Mer, en a Méditerranée, en à l'Est Baden-Baden. Celui qui me connaît ça va, celui qui ne me connaît pas tant pis ». En termes policés, c'est à dire en termes moins rudimentaires mais certainement moins expressifs, cela donnerait : « C'est moi Lapaye Natou, un être humain, courageux et résistant, un homme qui a répondu à l'appel du devoir en participant, loin de son pays natal, à tous les combats de la France, de la Méditerranée jusqu'au point de jonction des forces alliées au cœur de l'Europe. Je rends grâce à ceux qui reconnaissent ma valeur et voue aux gémonies ceux qui la méconnaissent et celle de mes semblables ». Que d'imprécations devant cette malédiction du destin auront ainsi été proférées en un siècle hors de portée de leurs véritables destinataires. Que de ressentiments étouffés dans l'anonymat le plus complet. Que de colères contenues devant tant de désinvolture à l'égard de ce que l'un des leurs, Frantz Fanon, qualifiera de « damnés de la terre » [2]. Rares sont les populations qui auront connu pareil parcours chaotique sans jamais cultiver une idéologie victimaire, sans jamais en faire usage ultérieurement dans leur combat pour leur acceptation.



« Indigènes » de Rachid Bouchareb
Sortie en salle le 27 Septembre 2006.

Un agrégé de grammaire de l'Université française, une discipline où les lauréats sont rarissimes, qui présidera par la suite aux plus hautes destinées de son pays, Léopold Sedar Senghor [3], gratifiera ces victimes muettes de l'Histoire de la dignité de « dogues noirs de la République ». Ciselée avec soin par un orfèvre dans l'art sémantique pour affirmer sa douloureuse solidarité avec ses frères de race, cette formule passera à la postérité comme la marque de scarification morale de leurs cerbères et de leurs héritiers naturels. « Les dogues noirs de la République », anti-mémoire de la France, sa face cachée, ainsi que son prolongement conceptuel, la « Négritude », que cet enfant chéri de la Francité forgera par opposition identitaire à ses anciens maîtres, constitueront le levier d'affranchissement du continent noir, son thème mobilisateur vers son indépendance. Pur produit de la culture française, un des grands motifs internationaux de satisfaction intellectuelle de la France, théoricien du métissage culturel et de la civilisation universelle, membre de l'Académie française, condisciple du président français Georges Pompidou au lycée Louis-le-Grand à Paris, ministre de la République française et un des grands animateurs de l'Internationale socialiste, Senghor sera, inexplicablement, le grand oublié de l'énarchie française à ses obsèques à Dakar, le 20 décembre 2001, à 95 ans, qu'elle réduira à sa seule africanité, illustration symptomatique de la singularité française.

Signification étymologique

Dans les ouvrages de référence de la société savante de l'élite française, le calvaire de leur dépersonnalisation et leur combat pour la restauration de leur identité et de leur dignité se résumeront à cette définition laconique : « Le bougnoule, nom masculin apparut en 1890, signifie noir en langue Wolof (dialecte du Sénégal). Donné familièrement par des blancs du Sénégal aux noirs autochtones, ce nom deviendra au XX^{me} siècle une appellation injurieuse donnée par les Européens d'Afrique du Nord aux Nord-Africains. Synonyme de bicot et de raton ». Avare de précision, la définition, sibylline, paraît quelque peu succincte. Masque-t-elle gêne, ignorance, indifférence ou volonté d'atténuation ? L'expression était-elle vraiment familière ? Serait-elle le fruit d'un paternalisme blanc de bon aloi envers de braves noirs « bons sauvages » ? Qui sont donc ces Européens qui proféraient de telles appellations injurieuses ? Des Suédois insultant des Phéniciens, les ancêtres des Carthaginois ? De quelle planète étaient-ils les habitants ? En quelle ère de notre Histoire ? Qui sont donc ces Nord-africains à l'identité mal définie qui faisaient -qui font- l'objet d'une telle interpellation ? Le dictionnaire [4] qui donnait la définition du Bougnoule date pourtant de 1979, une époque récente de l'histoire contemporaine. Il se gardait bien d'identifier les maghrébins, 30 ans après l'indépendance de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie, une nouvelle fois englobés dans le même sac de leur ancienne dénomination coloniale.

Treize ans plus tard, en 1996, ce même dictionnaire, cédant sans doute à l'esprit du temps sous l'effet des revendications des mouvements associatifs et des succès remportés par les jeunes générations issues de l'immigration, en donnera une définition laconique en un style télégraphique qui masquait mal les connexions : « familier, péjoratif, injure raciste/ 2 maghrébins, arabes » sans qu'il soit précisé s'il s'agissait d'injures racistes proférées à l'encontre des arabes et des maghrébins ou des injures échangées entre eux par des arabes et des maghrébins.

Son évolution sémantique

Un glissement sémantique du terme bougnoule s'opérera au fil du temps pour englober, bien au delà de l'Afrique du Nord, l'ensemble de la France, tous les « mélanodermes », les « arabo-berbères et négro-africains » chers à Senghor, pour finir par s'ancrer dans le tréfonds de la conscience comme la marque indélébile d'un dédain absolu, alors que parallèlement, par extension du terme raton qui lui est synonyme, le langage courant désignait par « ratonnade » une technique de répression policière sanctionnant le délit de faciès.

Loin de relever de la casuistique, l'analyse du contenu participe d'une clarification sémantique et psychologique, d'un exercice de pistage des « non-dits » de la conscience nationale à travers un voyage dans les méandres de l'imaginaire français. Le sujet demeure largement tabou en France et le problème soigneusement occulté des manuels scolaires et débats publics. Tel un spasme, il surgit par soubresaut par suite de malencontreuses réminiscences. Craint-elle tant, la France, au point de l'exorciser, l'idée « qu'un sang impur ait abreuvé ses sillons » ? Croit-elle vraiment à la réalité d'un « sang impur » si pourtant abondamment sollicité sur les champs de bataille de Champagne-Ardenne, de Bir Hakeim, de Toubrouk, de Koufra et d'ailleurs ? [5]

Loin de participer d'une hypermnésie culpabilisante, le débat ne s'en impose pas moins tant sur la contribution des « peuples basanés » à la libération du sol français, que sur leur apport au rayonnement de leur pays d'accueil. Non pas tant par appétence polémique mais pour une œuvre de restauration de la mémoire française par la reconstitution du maillon manquant, cet assemblage des « fils visibles et invisibles qui relie les individus à leur

environnement, le réel à l'Histoire » [6], une mesure de prophylaxie sociale sur les malversations coloniales dont l'occultation pourrait éclairer les dérives répétitives de la France, telles que -simple hypothèse d'école ?- la correspondance entre l'amnésie sur les « crimes de bureau » de 1940-44 et l'impunité régaliennne de la classe politico administrative sur les scandales financiers de la fin du XXme siècle, ou la corrélation entre la déroute de l'élite bureaucratique de 1940 et la déconfiture de l'énarchie contemporaine.

Réalité honteuse longtemps niée et même déniée par une sorte de péché d'orgueil, la permanence d'une posture du mépris et de l'irresponsabilité -la singulière « théorie du fusible à la française »- et d'une idéologie protofasciste inhérente à un pan de la culture française, finiront par s'imposer dans toute leur cruauté à l'occasion des élections présidentielles de 2002 en plaçant les Français devant l'infamant dilemme de choisir entre un « escroc » et un « facho » [7], entre un « super menteur » et un « superfacho » [8], deux septuagénaires vétérans politiques de l'époque de la Guerre froide occupant le devant de la scène depuis près de quarante ans, les deux candidats les plus âgés, les plus fortunés et les plus décriés de la compétition, mutuellement confortés dans une campagne sécuritaire, l'héritier d'un gaullisme dévoyé dans l'affairisme le plus débridé [9] face à l'héritier d'un vichysme sublimé par un ancien tortionnaire de la Guerre d'Algérie.

Le premier, Jacques Chirac, auteur d'une formule chauvine d'une démagogie achevée sur les « bruits et les odeurs » des familles immigrées qui ponctionnent la sécurité sociale par leur prolificité génésique, le second, Jean Marie Le Pen, auteur d'une formule d'une abomination absolue sur le « Durafour crématoire (...) point de détail de l'Histoire ». « Une des plus grandes bévues démocratiques de l'histoire contemporaine de la France » [10], selon l'expression de l'écrivain indo-britannique Salman Rushdie, la première consultation populaire à l'échelon national du XXIème siècle révélera aux Français et au monde médusés, le délitement moral d'un pays volontiers sentencieux et le discrédit de son élite non moins volontairement obséquieusement arrogante, incapable d'assumer au terme d'un pouvoir monopolisé tout au long de la seconde moitié du XXème siècle, au niveau économique, la mutation postindustrielle de la société française, au niveau sociologique, sa mutation postcoloniale, au niveau de son opinion nationale, sa mutation psychologique, signe de l'échec patent de la politique d'intégration de sa composante afro musulmane.

« Si une France de 45 millions d'habitants s'ouvrait largement, sur la base de l'égalité des droits, pour admettre 25 millions de citoyens musulmans, même en grande proportion illettrés, elle n'entreprendrait pas une démarche plus audacieuse que celle à quoi l'Amérique dut de ne pas rester une petite province du monde anglo-saxon », prophétisait, déjà, en 1955, Claude Lévi-Strauss en un saisissant résumé de la problématique post-coloniale dans laquelle se débat la société française depuis un demi-siècle [11].

La France ne saurait être le dépotoir de l'Europe, mais ni les Arabes, pas plus que les Africains ne sauraient être l'exutoire à tous les maux de la société française. L'Histoire est incomplète sans le témoignage des perdants. La rationalité cartésienne, transcendance symbiotique de l'intelligence athénienne et de l'ordre romain, quintessence de l'esprit critique, aura ainsi engendré des monstruositées dans ses moments d'assoupissement. Nul pays n'est à l'abri de telles dérives devant les grands bouleversements de l'histoire et l'ingratitude passe pour être une loi cardinale des peuples pour leur survie. Mais l'exception française si hautement revendiquée d'une nation qui se réclame de la grandeur est toutefois antinomique d'une culture de l'impunité et de l'amnésie, une culture érigée en un dogme de gouvernement et, à ce titre, incompatible avec la déontologie du commandement et les impératifs de l'exemplarité.

René Naba est un ancien responsable du monde arabo-musulman au service diplomatique de l'Agence France presse (1978-1990), ancien conseiller du directeur-général de RMC pour l'information (1989-1994). Derniers ouvrages parus : [Du Bougnoule au sauvageon, voyage dans l'imaginaire français](#) (L'Hamattan, 2002) et [Aux origines de la tragédie arabe](#) (Bachari, 2006).

<http://www.voltairenet.org/fr>

Notes

[1] Valmy : Première victoire militaire de la République remportée par les généraux Dumouriez et Kellermann, en 1792, dans cette localité de la Marne, elle inspira à Goethe, qui a en été le témoin, cette exclamation : « *D'aujourd'hui et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde* ».

[2] Psychiatre et révolutionnaire d'origine martiniquaise, spécialiste du phénomène de la dépersonnalisation liée à la situation coloniale, représentant diplomatique des indépendantistes algériens au sein des instances internationales. Auteur de *Peau noire, Masques blancs*, 1952, *Les Damnés de la terre* (1961) et *Pour la Révolution Africaine* (1969).

[3] Léopold Sedar Senghor, décédé à 95 ans le 20 décembre 2001, a été le premier président de la République du Sénégal (1960-1980). Ni le président néo-gaulliste Jacques Chirac, ni le Premier ministre socialiste Lionel Jospin ne se sont rendus à ses obsèques, s'attirant de violentes critiques de la presse contre ce « manquement injustifiable ».

[4] *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Le Petit Robert/ Tome 1*, Société du nouveau Littré. 1979. page 205.

[5] *La Marseillaise*, hymne national français, évoque le sang impur que le peuple verse pour défendre sa terre, par opposition au sang bleu de la noblesse partie s'allier avec les monarchies étrangères pour écraser la Révolution.

[6] Lise Sourbier-Pinter, chargée de mission à l'état-major de l'armée de terre française. Interview au journal *Libération*, samedi 14-Dimanche 25 juillet 2001, « Le 14 juillet symbole d'intégration des différences ».

[7] « Escroc contre Facho », cf. *Le Canard enchaîné* n° 4252, 24 avril 2002.

[8] « La gauche orpheline se résigne à avaler la couleuvre Chirac », par Marie Joëlle Gros et Julie Lasterade, cf. journal *Libération* du 3 mai 2002.

[9] cf. *Noir Chirac* de François-Xavier Verschave, Éditions les Arènes, mars 2002, *Les Gaullistes et l'argent, un demi siècle de guerres intestines* par Philippe Madelin, éd. L'Archipel 2001, ainsi que *Rafic Hariri, un homme d'affaires premier ministre* de René Naba, éd. L'Harmattan, novembre 2000.

[10] « En France, des illusions dangereuses », par Salman Rushdie, auteur des *Versets Sataniques* cf. journal *Libération* 30 avril 2002, pages « Rebonds ».

[11] Claude Lévi-Strauss *Tristes tropiques*. L'ouvrage de l'ethnologue français est paru en 1955, cf. « États d'âme » par Bertrand Poirot-Delpech, *Le Monde* 30 avril 2002.

Articles Par : [René Naba](#)

A propos :

Journaliste-écrivain, ancien responsable du Monde arabo musulman au service diplomatique de l'AFP, puis conseiller du directeur général de RMC Moyen-Orient, responsable de l'information, membre du groupe consultatif de l'Institut Scandinave des Droits de l'Homme et de l'Association d'amitié euro-arabe. Auteur de "L'Arabie saoudite, un royaume des ténèbres" (Golias), "Du Bougnoule au sauvageon, voyage dans l'imaginaire français" (Harmattan), "Hariri, de père en fils, hommes d'affaires, premiers ministres" (Harmattan), "Les révolutions arabes et la malédiction de Camp David" (Bachari), "Média et Démocratie, la captation de l'imaginaire un enjeu du XXI^{ème} siècle" (Golias). Depuis 2013, il est membre du groupe consultatif de l'Institut Scandinave des Droits de l'Homme (SIHR), dont le siège est à Genève et de l'Association d'amitié euro-arabe. Depuis 2014, il est consultant à l'Institut International pour la Paix, la Justice et les Droits de l'Homme (IIPJDH) dont le siège est à Genève. Depuis le 1^{er} septembre 2014, il est Directeur du site Madaniya.

Avis de non-responsabilité : Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que le ou les auteurs. Le Centre de recherche sur la mondialisation se dégage de toute responsabilité concernant le contenu de cet article et ne sera pas tenu responsable pour des erreurs ou informations incorrectes ou inexacts.

Le Centre de recherche sur la mondialisation (CRM) accorde la permission de reproduire la version intégrale ou des extraits d'articles du site [Mondialisation.ca](#) sur des sites de médias alternatifs. La source de l'article, l'adresse url ainsi qu'un hyperlien vers l'article original du CRM doivent être indiqués. Une note de droit d'auteur (copyright) doit également être indiquée.

Pour publier des articles de [Mondialisation.ca](#) en format papier ou autre, y compris les sites Internet commerciaux, contactez: media@globalresearch.ca

[Mondialisation.ca](#) contient du matériel protégé par le droit d'auteur, dont le détenteur n'a pas toujours autorisé l'utilisation. Nous mettons ce matériel à la disposition de nos lecteurs en vertu du principe "d'utilisation équitable", dans le but d'améliorer la compréhension des enjeux politiques, économiques et sociaux. Tout le matériel mis en ligne sur ce site est à but non lucratif. Il est mis à la disposition de tous ceux qui s'y intéressent dans le but de faire de la recherche ainsi qu'à des fins éducatives. Si vous désirez utiliser du matériel protégé par le droit d'auteur pour des raisons autres que "l'utilisation équitable", vous devez demander la permission au détenteur du droit d'auteur.

Contact média: media@globalresearch.ca